N°54 JANVIER 2017
YEGGMAG.FR

YEGG

LE FÉMININ RENNAIS
GRATUIT
NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

PRENDRE SOIN

À L'ÉCOUTE DE SON CORPS

CULTURE

Cendrillon, moderne et libre

DÉCRYPTAGE
CULTURES D'ISLAM

Gaëlle Pertel Pacheco
LE BESOIN DE S'EXPRIMER

© CÉLIAN RAMIS

Celle qui
se réalise comme être de culture

« *Je pars avec une intention et je me fais du bien. Ça me permet d'exprimer la frustration, l'impuissance, la colère, etc. De les évacuer pour les transformer. Je réponds seulement à quelque chose que je veux exprimer.* » À 46 ans, Gaëlle Pertel Pacheco bouillonne d'envies, de projets et d'expériences artistiques. Depuis 4 ans, elle embrasse le statut d'artiste et crée selon ses besoins et selon les émotions qui la traversent. Parce qu'elle a besoin de s'exprimer. Avec sincérité et authenticité. Née à Rennes, elle a toujours baigné dans la culture. Théâtre, musées, lectures… Elle et ses frères arborent une soif de connaissances. Hors bancs de l'école de son côté : « *J'ai passé mon temps à lire. C'était très important, c'était un refuge. Pour moi, ça n'allait pas vraiment à l'école, j'avais des capacités et mes profs m'ont poussée mais je ne m'épanouissais pas, je voulais du concret. J'ai passé mon bac par correspondance.* » Son père, d'origine paysanne, amène ses enfants à l'écomusée et valorise à leurs yeux les métiers d'art et de l'artisanat. C'est à Paris, à sa majorité, qu'elle va apprendre la ferronnerie et trouver, à la suite de son CAP, un contrat aidé chez un fabricant de meuble. Et va « *rencontrer la planète !* » Elle précise : « *À Rennes, il n'y avait pas d'étranger quand j'étais enfant. Ma mère est péruvienne et c'était difficile de trouver ma place, je me sentais un peu comme un canard noir. À Paris, j'ai vu des africains, des arabes, des asiatiques et j'ai commencé à avoir le fantasme d'ailleurs !* » Gaëlle s'installe alors à Barcelone avec son compagnon et, pendant 8 ans, entreprend en indépendante des travaux de scénographie, réalise du mobilier pour des magasins et apprend à maitriser le métal. Elle note une nette différence du système espagnol vis-à-vis de celui qu'elle a connu en France. « *Même si on ne savait pas faire, on nous donnait du boulot. Car là-bas, c'était la motivation, l'envie de faire, qui primait. Et en faisant, j'ai appris, j'ai grandi. On avait des contrats intenses pendant une période, puis plus rien, un peu comme de l'intermittence.* », se remémore-t-elle. Quand elle devient maman, elle rentre en France et affronte un système social stigmatisant : « *Des étiquettes sont mises entre les allocations perçues en tant que mère isolée, au chômage, etc. Avant, j'étais épanouie et fière de moi. Ici, je ne dis pas que le système est nul mais il nous oblige à nous justifier tout le temps. Sinon on est fainéant, profiteur… Moi, je voulais m'occuper de mon fils, c'est un droit et c'est du boulot de s'occuper de son enfant. Je voulais m'impliquer, être avec lui, lui donner plein de choses. Je pouvais le mettre à la crèche mais je souhaitais faire autrement et rester avec lui.* » Sa sensibilité et son parcours provoquent en elle l'envie de sortir ses émotions de ses entrailles. De ses innombrables lectures et sorties culturelles, elle puise de multiples références littéraires et philosophiques qu'elle utilise pour nourrir sa réflexion tout au long de ses créations. Qu'il s'agisse de Diderot et de sa *Religieuse*, de Platon et de son *Banquet*, de Dante et sa *Divine comédie*, entre autre, elle s'en approprie l'essence pour mêler histoire personnelle – séparation amoureuse, divorce de ses parents, rapport aux autres ou encore ressenti face à des faits d'actualité comme la situation des migrants ou les violences conjugales et plus largement l'égalité femmes-hommes – et discours universel. « *Je pars avec une intention et je me fais du bien. Avec des matériaux qui formalisent ce que j'ai envie de dire. J'évacue des blessures à travers mon ressenti à moi, comme un acte thérapeutique. Le but n'est pas blesser les autres. J'ai besoin de poser des questions, de m'engager, d'aller au bout de mes travaux.* », dit-elle. Mais il y a aussi la nécessité de se connaître, découvrir ses potentialités en créant et en essayant, et les partager avec d'autres personnes. Passionnée et à fleur de peau, l'artiste plasticienne s'abreuve de son inépuisable curiosité, jamais rassasiée, pour interroger le cadre et les normes à travers des préoccupations universelles qui traversent les époques et les frontières, comme en témoignent les grands mythes et les faits divers. « *Peut-être qu'on est des petites choses fragiles mais on est des bijoux. Ce qui est important, c'est de sa valoriser, de s'épanouir, c'est quand même bien plus agréable. Aujourd'hui, je prends soin de moi car j'ai besoin de me sentir bien avec moi pour me sentir bien avec les autres.* », conclut-elle, de plus en plus affranchie des étiquettes et des cases rigides imposées par le système.

MARINE COMBE

PUBLIREPORTAGE

INSTANTS DÉTENTE AU **BALTHAZAR HÔTEL ET SPA**

Flâner dans le patio naturel en buvant un thé, déguster une cuisine du marché mijotée à basse température, se prélasser dans une douche sensorielle ou un bassin à contre courant en attendant de se faire masser, le Balthazar Hôtel et Spa de la collection MGallery by Sofitel accueille et reçoit la clientèle pour des instants détente privilégiés.

Situé au 19 rue Maréchal Joffre, l'hôtel 5 étoiles a opté pour l'implantation en plein cœur de Rennes, en toute discrétion. Depuis juin 2014, la mélodie qui s'échappe de l'ancien magasin de musique est celle de la convivialité et de la chaleur d'un foyer intime, croisant modernité du mobilier, luminosité et touche rétro dans la déco qui habille les étagères de la bibliothèque centrale.

S'INTÉGRER DANS LE PAYSAGE

L'établissement haut de gamme se veut élégant, cosy et décontracté. Pas question de tabler sur du clinquant, du tape à l'œil. Au contraire, ici le chic allie dynamisme à quiétude et sobriété. À l'image de la capitale bretonne, ville de résidence des propriétaires, Céline et Sébastien Meslin. Raison pour laquelle l'hôtel est composé d'un institut Spa Nuxe, permettant aux client-e-s (la réservation d'une chambre comprend également une heure d'accès au Spa) et aux personnes extérieures de se délecter d'une douche sensorielle parfaitement adaptée à la relaxation du corps et de l'esprit, d'un bassin, d'un hammam et d'un sauna ainsi que de soins et massages, et d'un restaurant, La table de Balthazar, basé sur une cuisine du marché, privilégiant le rapport aux producteurs/trices locaux/cales, et sur des mets préparés à basse température.

PARTICIPER AU DYNAMISME DE LA VILLE

La direction du Balthazar manifeste un enthousiasme et une volonté d'organiser des événements, comme en a témoigné le défilé Maxmara. Les salons Gaspard et Melchior sont alors destinés à des séminaires ou événements spécifiques. Mais au-delà du monde des affaires, l'hôtel propose une fois par mois un Après-travail avec bar à champagne et huitres, sur fond musical grâce à la présence d'un DJ (prochaine date à noter : le 16 décembre 2016). Le samedi après-midi devrait devenir pour certain-e-s un incontournable rendez-vous puisque le Balthazar, à la demande de plusieurs client-e-s, organise la mise en place d'un tea-time – dont le nom encore non défini devrait s'accorder plutôt à la langue de Molière – en partenariat avec des grands pâtissiers du coin. La période hivernale devrait être assurée par le célèbre Bouvier. De quoi mettre les Rennais-es en appétit avant les fêtes et de conjuguer douceur, caractère et cocooning. En résumé, les maitres mots de l'établissement.

INFOS PRATIQUES :
Hôtel : 56 chambres (entre 145 et 600 euros) / room service 24h/24.
Restaurant : ouvert midi et soir (sauf samedi midi et dimanche soir), planches à consommer à toute heure et brunch le dimanche midi.

YEGG

ÉDITO | GARDER ESPOIR ET CONVICTIONS

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

On aurait presque failli rendre copie blanche. Pas par manque de convictions, non, mais peut-être par manque d'illusions concernant l'année qui se profile… Toutefois, comme on n'a pas envie de s'encrouter dans les méandres de la morosité, on met du citron bio dans notre eau entre deux gueules de bois et on tente de préserver nos neurones du froid et de la neige de pollution. Difficile de résister à la tentation d'y voir là un (mauvais) signe et de ne pas faire preuve de cynisme... Allons, allons, d'année en année, on se déleste de la plupart de nos rêveries idéalistes mais on ne perd pas espoir. On ne perd pas l'espoir de gagner du terrain en terme de droits humains. Que chaque individu puisse s'affranchir, s'affirmer et s'émanciper.

Pour se faire, on peut se réjouir de la progression de plusieurs lois à travers le monde et de l'avortement de certains projets rétrogrades et conservateurs. Mais par dessus tout, il faut continuer de lutter et de se battre pour faire entendre nos idées pour avancer ensemble vers l'égalité femmes-hommes. Car ce sont les mentalités principalement qu'il faut changer, pour que la pression des regards et des jugements cesse avec les stéréotypes et les clichés de genre. Pour que l'on ne considère plus que certains êtres valent mieux que d'autres. En finir avec l'hétéronorme, la suprématie blanche et tous les cadres hideux que l'on superpose renforçant ainsi les murs de la forteresse de la honte. Brisons tous ces carcans, levons nos têtes qui ne fixent que nos pieds et nos nombrils et braquons fièrement nos yeux vers l'horizon.

LE CLITORIS, PLUS L'ENNEMI PUBLIC N°1 ?

Oh oui, on a plaisir à y croire ! Tout comme la canadienne Lori Malévart-Traversy qui signe en 2016 *Le clitoris*, un documentaire animé entièrement dessiné à la gouache et brillamment orchestré pour terrasser les théories fumeuses de Sigmund Freud… qui établit le seul organe destiné au plaisir au rang d'ennemi public numéro 1 et le relègue au banc des petits joueurs. Autorisé à intervenir simplement en début de partie ! L'an dernier, les langues se déliaient et les discours s'élevaient enfin pour rejoindre ceux des féministes qui prônent la réappropriation du corps des femmes, sans tabous, sans honte, ni invectives. Houda Benyamina mettait les points sur les I avec *Divines*, en inscrivant la réplique « T'as du clito » dans le langage courant, l'imprimante 3D donnait enfin du relief et donc une perspective à cette partie du corps et Lori Malévart-Traversy l'animait dans un court-métrage contre « *l'obscurantisme clitoridien* ». Dans le but de démystifier la sexualité féminine et stopper les idées reçues autour du match Vagin VS Clito. Pourquoi choisir un camp et se priver de toutes les possibilités offertes par notre anatomie ? D'où l'importance d'une information de qualité, accessible à tou-te-s, que ça plaise ou non. Le clitoris n'est plus un mythe, il est le sésame d'une jouissance illimitée pour qui le possède et qui le caresse.

Le court-métrage devrait être visible courant 2017, une fois le documentaire présenté dans tous les festivals sélectionnés.

I MARINE COMBE

DU PROGRÈS ?!...

UN PAS EN AVANT, TROIS PAS EN ARRIÈRE...

S'il est indéniable que des progrès et des avancées sont à saluer en matière de droits humains, le contraire est à constater également. Après avoir supprimé en avril 2016 le Pass Contraception en Ile-de-France, la présidente LR Valérie Pécresse a annoncé en décembre dernier que la région ne financerait désormais plus les études sur le genre, les inégalités et les discriminations, soutenues depuis dix ans. Dans son article du 14 décembre, *Libération* rappelle les dires de l'élue flirtant avec la Manif pour tous : « *Je suis pour l'égalité homme-femme, c'est à la racine de mes convictions. L'égalité oui, mais pas l'indifférenciation des sexes (qui est) un projet politique, une idéologie. On ne subventionnera pas la théorie du genre.* » Mi-décembre, son homologue masculin Laurent Wauquiez, présidant la région Auvergne-Rhône-Alpes, a coupé de 12 000 euros les subventions aux festivals LGBT du territoire. Face au mouvement contestataire du Mariage pour tous, il ne sourcillait pas et assurait être favorable à l'abrogation de la loi Taubira. Fin décembre, le quotidien national offrait une tribune à l'anthropologue et psychanalyste Geneviève Delaisi de Parseval, intitulée « Procréation assistée : le déni familial de la gauche », qui souligne qu'en matière de modèle familial, les deux camps politiques ennemis se retrouvent dans leur esprit traditionnaliste. Loin d'être rassurant… I MARINE COMBE

YEGG

SOMMAIRE I JANMER 2017

- La tête des viscères - *p.2*
- D'avant en arrière - *p.6*
- Un voyage poétique et engagé - *p.8*
- La politique en bref - *p.9*
- La presse féminine évolue - *p.10*
- Prendre soin - *p.12*
- Une Cendrillon moderne - *p.22*
- La culture en bref - *p.24*
- Vaillant apachyderme - *p. 25*
- Verdict - *p.27*
- YEGG & the city - *p.28*

LA RÉDACTION I NUMÉRO 54

YEGG I 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE I RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION I marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS I PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE I celian.ramis@yeggmag.fr
LOUISE PILLAIS I JOURNALISTE I louise.pillais@yeggmag.fr
CLARA HÉBERT I GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE I CÉLIAN RAMIS

VOYAGE EN ISLAM

© ISLAM POUR MÉMOIRE / MILLE ET UNE FILMS

Le 4 décembre dernier, Bénédicte Pagnot présentait son long-métrage documentaire, *Islam pour mémoire*, au ciné TNB. La réalisatrice rennaise nous emmène à la découverte de l'Islam et ses arts, sa poésie et son altérité.

« Vous parlez à la radio / Je vous entends sans vous écouter / Vous parlez à la radio / Je vous écoute sans vous comprendre / Vous parlez à la radio / Je vous écoute et je prends conscience de mon ignorance de l'islam et surtout de l'ignorance de mon ignorance de l'islam / Je décide de vous lire / je vous lis parfois avec difficultés souvent / Je vous lis souvent avec difficultés parfois / Je comprends que votre islam est avec un grand I / S'ouvre à moi un champ immense / Infini (…) Je m'endors en trouvant enfin le mot juste pour vous définir dans mon film « éclaireur » / Je me réveille en entendant des nouvelles affreuses de Jérusalem / Puis j'apprends votre mort / Pendant la nuit, mon éclaireur s'est éteint ». Ce sont les mots empreints de tendresse que Bénédicte Pagnot a écrit en novembre 2014, sur son blog, dans une lettre adressée à Abdelwahab Meddeb. L'écrivain, poète et animateur radio franco-tunisien est à l'origine du nouveau long-métrage de la réalisatrice des *Lendemains* (2012).
Elle, explique-t-elle au début du documentaire, est française, athée, née en 1970 et sait à propos de l'Islam ce que tout le monde sait ou presque, soit le fait d'avoir les pieds nus dans une mosquée et la tête couverte si l'on est une femme. Elle, qui s'interrogeait sur la différence entre un niqab et une burqa, sur ce que sont l'Orient et l'Occident et sur l'intérêt que Dieu aurait à semer une telle pagaille sur terre, va plonger dans un voyage en Islam, d'abord aux côtés de l'intellectuel qui la fascine et qui contait à l'époque de son vivant les Cultures d'Islam sur *France Culture*, réfutant l'Islam des « *assassins de l'altérité* ». En Tunisie, en Iran, en Cisjordanie, en Espagne, aux Emirats Arabes ou encore en Israël, Bénédicte Pagnot poursuit la thèse du poète franco-tunisien, pour qui « *une des façons de lutter contre l'intégrisme est de reconnaître à l'Islam ses complexités et ses apports à l'universalité.* » Pour cela, « *il faut en effet l'approcher comme civilisation et comme religion.* » Poésies, musiques, citations d'intellectuels et témoignages se mêlent aux milles paysages de cet Islam dépassionné présenté par la réalisatrice qui le replace ainsi dans son entièreté et son contexte global.

MARINE COMBE

Au cinéma le 22 mars 2017.

bref

HÉLÈNE JÉGADO I
En 2013, Jean Teulé publiait une biographie romancée d'une des plus célèbres tueuses en série françaises, Hélène Jegado. Et c'est sous le même titre, *Fleur de tonnerre*, que Stéphanie Pillonca-Kervern adapte au cinéma la vie de cette empoisonneuse bretonne, exécutée en 1852 place du Champs de Mars à Rennes. L'avant première aura lieu le 11 janvier au cinéma Gaumont, en présence de la réalisatrice, de Déborah François et Benjamin Biolay.

bref

sur la toile

chiffre du mois

18/01

De 15h à 23h, le hall des Champs Libres se remplit d'animations et d'attractions célébrant la lenteur, pour l'ouverture du cycle sur ce thème et la Nuit de la lenteur.

chiffre du mois

le tweet du mois

Je pense à ces enfants d'#Alep pris au piège qui sont aussi innocents que les miens. Et à tous ces chefs d'Etat qui manquent de courage

Solenne Durox @SolenneDurox / 13-12-2016

bref

BIENVENUE
Le 17 janvier, à 12h30, l'association L'âge de la tortue présentera l'œuvre issue de la première session de la Résidence Secondaire (du 3 au 7 octobre, lire le 3 questions à – *YEGG*#52 – Novembre 2016). *Bienvenue* est un paillasson géant de 10 x 2 mètres, installé au métro Triangle, station constituant l'épicentre du quartier du Blosne, à Rennes. Cet objet hors norme interroge alors les frontières et notre rapport à ces dernières, visibles ou non.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE
EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag sur

Yegg Mag Rennes sur

YEGG

NICOLE LUCAS

HISTORIENNE

© CÉLIAN RAMIS

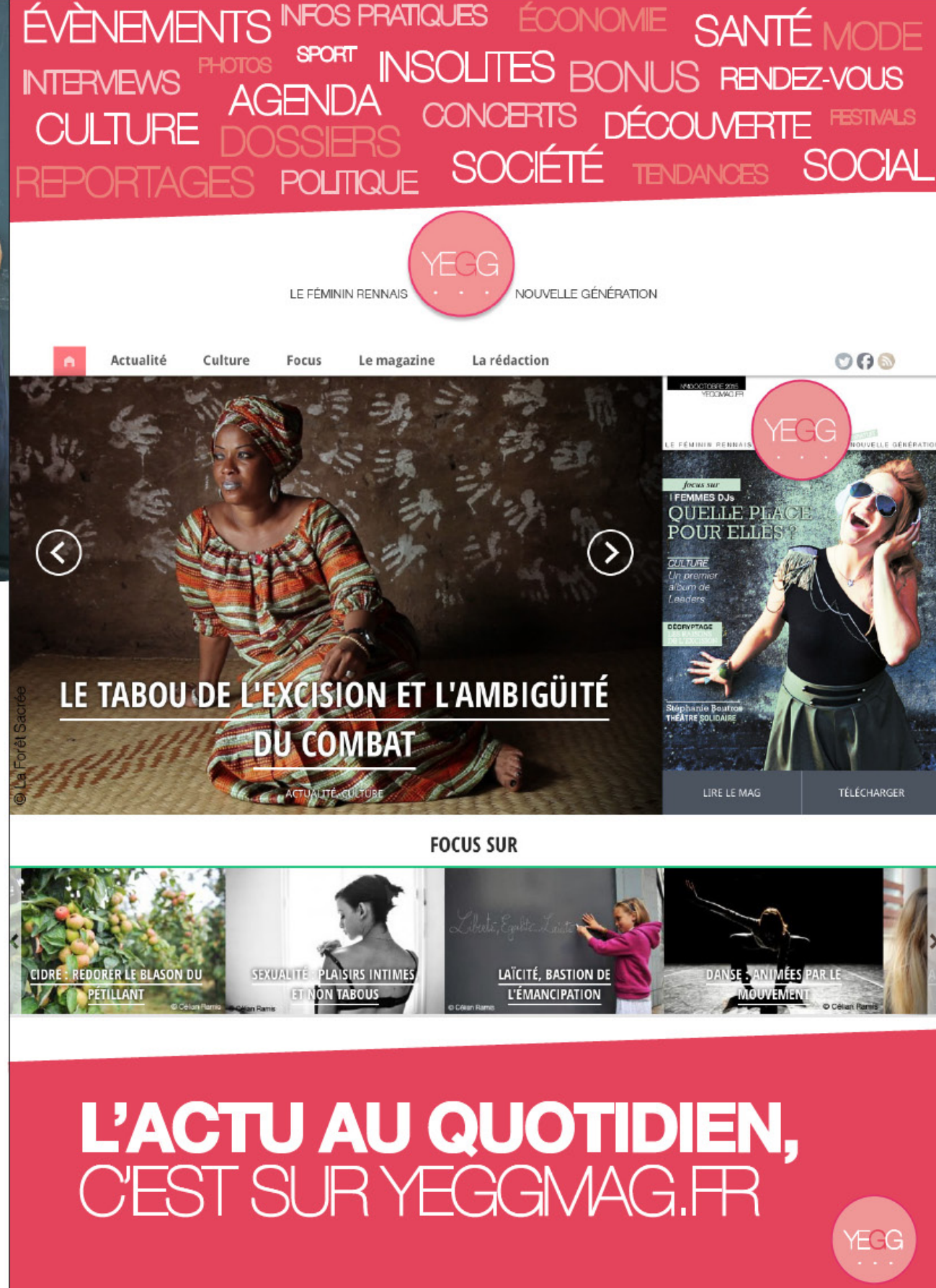
Spécialiste de la question du genre et de la place des femmes dans la société, elle a souhaité retracer l'histoire du magazine féminin, considéré comme pionnier en matière de presse pour les femmes, *Le Petit Écho de la Mode*, à travers un ouvrage éponyme, publié en octobre dernier. L'occasion d'analyser l'évolution de la vie sociale et des droits des femmes.

Que représente *Le Petit Écho de la Mode* à cette époque ?
C'est un journal de presse féminine où l'on occultait totalement l'aspect militant et était considéré comme un instrument d'éducation au service des femmes. C'est un journal modélisant et généraliste qui, à la différence des journaux dits féministes, ne casse pas les stéréotypes mais entretient l'image de la femme ritualisée par les normes. C'est une étape de l'histoire féminine avec ses paradoxes et ses contraintes que j'ai trouvé important de montrer. C'était un véritable tournant pour l'époque parce qu'on accordait dans un contexte d'après-guerre, de l'attention aux femmes. Le ton est paternaliste et est encore d'actualité, mais fait bouger les lignes à sa manière. Il est donc important de parler de ce journal, car il marque une évolution de la place des femmes dans la société.

Est-ce qu'il existe une évolution entre ce titre et les magazines féminins actuels ?
Ce journal était, d'une certaine manière, un moyen d'émanciper les femmes en leur servant de guide, car on garde à l'esprit que la femme reste la maîtresse de maison, c'est une gérante de la vie quotidienne qu'il faut soutenir en lui fournissant des conseils. Les débats aujourd'hui sont plus ouverts dans ce type de presse, et l'idée de modéliser la femme est toujours aussi présente. Ils vivent sur leurs acquis en abordant les mêmes idées au niveau du contenu, comme l'alimentation ou le sport. Mais dans *Le Petit Écho*, la sexualité des femmes restait un sujet tabou, comme l'avortement ou l'adultère. Et il faut savoir aussi qu'à l'époque l'idée d'émanciper les femmes, en jouant un rôle de guide au quotidien, était perçue comme une révolution, même si le terme d'indépendance est exclu.

Quel rapport entre la presse d'hier et d'aujourd'hui sur l'apparence physique ?
L'image de la femme dans la société est le fil rouge de cette presse, et la lecture évolue selon les générations. Le magazine a dû suivre l'ère du temps pour survivre à la libéralisation des corps et des mœurs. Mais on retrouve encore aujourd'hui cette même pression de l'apparence, comme dans l'audiovisuel, où les femmes restent très stylisées et minces. On entretient aussi le tabou de la femme âgée, même à l'époque du *Petit Écho*. Toutefois, il y a davantage de libertés et moins de rapport aux convenances. Les magazines féminins présentent plusieurs modèles de femmes, moins ritualisées qu'alors. Cela prouve que les médias possèdent moins d'emprise sur son image, ce qui peut en inquiéter certain-e-s. Alors ne nous reposons pas sur ces acquis !

LOUISE PILLAIS



INVESTIR son corps sensible

Quelle relation entretient-on avec son propre corps ? Aussi intime soit-il, il apparaît comme un terrain bien mal connu et peu compris, voire ignoré. On peut en ressentir les tensions nerveuses, les douleurs articulaires, les blessures musculaires, les traumatismes osseux, etc. Et on peut leur attribuer parfois des états et humeurs spécifiques. Le corps et l'esprit semblent intrinsèquement liés et pourtant l'affirmation ne fait pas l'unanimité. À partir de là, que fait-on ? Les pratiques somatiques explorent le ressenti du corps vivant, à travers l'observation, le relâchement et le mouvement. Et deviennent de plus en plus un lieu de ressources au service de la créativité pour les chorégraphes et danseuses/seurs. Mais pas que.

I PAR MARINE COMBE
I PHOTOGRAPHIES DE CÉLIAN RAMIS
I INFOGRAPHIES DE CLARA HÉBERT

LA BIENVEILLANCE, au service de la créativité

© CÉLIAN RAMIS

Outil quotidien de travail, le corps d'un-e danseur/seuse se met au service d'une émotion, d'un état, d'une histoire… et constitue un véritable moyen d'expression. Mais l'appât de la performance et du dépassement de soi pousse souvent à le maltraiter et à passer outre certains signaux de souffrance. Toutefois, une autre manière d'envisager la danse apparaît et convie les pratiques somatiques à la table des outils permettant d'alimenter la créativité de l'artiste qui s'en saisit et de développer avec bienveillance des gestes inédits et des mouvements nouveaux.

« Le danseur prend soin de son corps quand il est cassé ou vieux. le besoin d'équilibre, de se recentrer, de trouver des moteurs autrement, de se mettre en disponibilité émerge cependant chez les danseurs. Ce ne sera jamais tout le monde mais c'est de plus en plus présent. »

Dans la salle, environ 12 danseuses/seurs sont allongé-e-s sur le dos, sur un tapis de sol, un plaid sur les jambes pour la plupart. La voix de Nathalie Schulmann, danseuse contemporaine, professeure de danse et analyste du corps dans les mouvements dansés, les guide pour les inviter à s'intéresser au poids de la tête se déposant sur le ballon placé à l'arrière de leur crâne. Mais aussi à s'aider de leur respiration et de la sonorisation du souffle. Caresser le sternum, bouger les bras pour sentir l'ouverture des épaules, relier les mouvements de la tête à la pression des pieds, suivre la continuité des fascias dans le corps, essayer de ressentir le plus simplement possible la liaison entre le haut et le bas du corps, « *le plus simple étant toujours très compliqué à obtenir* ». Ce vendredi 9 décembre, le 'workshop pour danseurs interprètes' – initié le 5 décembre au musée de la danse de Rennes - touche presque à sa fin. Il s'inscrit dans le cadre de l'événement Prendre soin, rassemblant ateliers, table ronde, spectacles et échauffement public, les 10 et 11 janvier au Garage.

DÉVELOPPER SA CRÉATIVITÉ

Dans la matinée du vendredi, les participant-e-s travaillent sur les temps d'entrainement précédant une répétition ou une représentation. L'échauffement, passage obligé de l'artiste, peut représenter « *un moment fatidique de la journée, parfois ressenti comme une dépendance à l'enseignant et aux traditions pesantes de l'entrainement. La pratique des méthodes somatiques, de l'atelier, ouvre la palette des choix pour le "training" journalier. L'état d'esprit n'est pas le même dans le cours technique et l'atelier : habituellement la technique a pour but essentiel l'apprentissage ou l'amélioration des coordinations indispensables à la réalisation du geste dansé, mettant en valeur le "savoir-faire" du danseur. Peter Goss, lui pratique plus dans le cours technique la pensée propre à l'atelier : il donne des outils pour garder un corps plein d'aptitudes, ouvert et disponible et permet de prendre en compte la personne autant que sa danse, en s'intéressant autant à son processus d'investigation qu'à la réalisation d'un geste "parfait"*. », comme l'écrit Dominique Praud dans son article « Danse contemporaine et pratiques somatiques : l'enseignement de Peter Goss », paru dans la revue *Nouvelles de danse*, en 2001. Lors du workshop, un cocon chaleureux entoure la pièce. La notion de temps se distend, l'attention est centrée sur le ressenti du corps dans son espace et ses multiples dimensions. On parle de relation avec les organes, du sens du poids de certaines parties du corps, comme le bassin par exemple, ou encore des états de la pliure. Le corps devient un terrain de jeu et une source d'imagination. Nathalie Schulmann met les participant-e-s en garde : « *Vérifiez que la tête ne s'est pas figée entre temps. Parce que vous penseriez trop. Dans le somatique, on est tellement dans une forme de concentration que des choses se figent.* » Puis attire l'attention sur l'endroit où pourrait démarrer le mouvement : « *Où est-ce que ça m'amène ? Avec quelle respiration ? Est-ce que ma tête est figée ?* »
Explorer le champ des pratiques somatiques comme lieu de ressources pour développer sa créativité n'est pas phénomène nouveau mais reste en marge de la démarche artistique.

Néanmoins, Julie Nioche, danseuse et chorégraphe, souligne que cela « *prendre de la force, émerge. La recherche autour de la question de la création à partir des pratiques somatiques est en train de se vivre actuellement.* » Fondatrice d'A.I.M.E (Association d'Individus en Mouvements Engagés) en 2007 avec une équipe de chercheurs-enseignants, acteurs du monde associatif et praticiens du corps, elle a contribué à la programmation du week-end Prendre soin. « *C'était une demande du musée de la danse qui a su s'éloigner du risque de tomber dans un catalogue des pratiques somatiques. Là on était vraiment sur la réflexion autour de la créativité et de comment celle ci et les pratiques somatiques se nourrissent l'une de l'autre. C'est très fort comme événement car il répond à un besoin de rassemblement entre nous. C'est un endroit qui nous manque car nous avons peu de moyen de nous retrouver ensemble.* », explique Julie Nioche avant de rebondir sur l'intitulé de la manifestation.

MALTRAITANCE DES CORPS

Pour elle, prendre soin est un acte fort aujourd'hui. Car cela n'est pas dans la culture des professionnel-le-s de la danse. « *Le danseur prend soin de son corps quand il est cassé ou vieux. Le besoin d'équilibre, de se recentrer, de trouver des moteurs autrement, de se mettre en disponibilité émerge cependant chez les danseurs. Ce ne sera jamais tout le monde mais c'est de plus en plus présent.* », souligne-t-elle. Elle pour qui, depuis l'enfance, la danse est un espace de liberté et qui après plusieurs années de travail en tant qu'interprète, chorégraphe et co-directrice artistique a souhaité reprendre des études de psycho et une formation en ostéopathie, « *pour la complémentarité* » et pour pouvoir envisager la « *relation entre le corps et l'imaginaire, la modulation du corps avec les pensées et le croisement entre la danse et la santé* ». Sans jamais parler de visée thérapeutique. Mais bel et bien pour et dans l'accompagnement des danseuses/seurs et chorégraphes.

Mélanie Perrier, chorégraphe présente également lors de l'événement, va plus loin dans la maltraitance des corps dans le domaine de la danse : « *Avec l'art contemporain, on a vu le retour du corps performant, de la physicalité. On revient à des machines de guerre qui trainent un modèle de ce qu'est le spectacle chorégraphique. Avec la réflexion autour des pratiques somatiques, on se situe à un tournant. Une voie alternative, qui n'est pas en opposition à ce qui se fait aujourd'hui, mais qui requestionne justement ce qu'est un spectacle chorégraphique pour sortir de l'impératif du spectaculaire. Ce courant là, si on doit le nommer, est une forme de réponse face au spectaculaire. Certains danseurs se font très très mal, c'est abominable. Et très très rétrograde. Ce serait il y a un siècle ok mais des choses se sont passées entre temps dans l'histoire de la danse.* » Et selon elle, ce phénomène serait similaire à ce qui se passe dans la société. Les pratiques somatiques – et plus largement l'esprit du prendre soin - pourraient donc être une réponse aux rythmes effrénés imposés par une demande de productivité permanente. « *Il y a peu de bienveillance dans le travail et les corps ne sont pas du tout pris en compte. On connaît moins la méthode Feldenkrais ou Alexander* (lire l'encadré p.16) *mais il y a un bon en avant du yoga et du pilate. Les individus cherchent à trouver des stratégies pour s'en sortir. C'est un moyen pour le corps de reprendre sa place, sa puissance. Il y a une vraie visée politique.* », souligne Mélanie Perrier. Une manière par conséquent de concilier force et souplesse, dans le corps et dans la tête, liés sans aucun doute.

L'EXPÉRIENCE SENSORIELLE

La chorégraphe travaille depuis un an et demi à sa création *To care*. Et se saisit de la notion philosophique et éthique de care, développée aux Etats-Unis depuis plusieurs décennies déjà, « *réévaluant la manière dont on peut se mettre en relation avec les autres.* » Pas étonnant de sa part puisque son parcours est jalonné de cette envie de mettre les gens en rapport. Et la danse lui apparaît évidemment comme un langage et s'intéresse alors de près à la fabrique de cet art et sur la vérité qui en émane. La recherche absolue de la performance et de la perfection délivrera un spectacle beau et techniquement irréprochable mais l'intention ne sera pas forcément juste, peu sincère. Elle se pose alors, tout comme Julie Nioche et Nathalie Schulmann, à la croisée de la pratique, des connaissances et de

© YEGG

L'expérience de notre intérieur

Les pratiques somatiques désignent l'ensemble des pratiques corporelles ayant émergé à la fin du XIXe siècle et permettent une distanciation - sans les renier puisqu'au contraire, elles se situent dans la complémentarité - des approches dominantes du corps qu'elles soient médicale, biologique ou sportive. Figurent parmi elles, sans les citer toutes, le Body-Mind-Centering, conçue par Bonnie Bainbridge Cohen, qui passe par l'exploration du mouvement et du toucher ainsi que par l'étude de l'anatomie et de la physiologie, pour l'émergence des états du corps mais aussi le développement de la qualité des mouvements. La technique Alexander, établie par Frederick Matthias Alexander, enseigne des procédures visant à changer nos habitudes et à réduire les tensions inutiles dans toute activité, et par conséquent de développer une plus grande conscience de nos actes et de nos gestes, en consolidant la fiabilité de nos propres sensations et perceptions. La méthode Feldenkrais, fondée par Moshe Feldenkrais, « *a pour projet d'amener ses pratiquants à prendre conscience de leur mouvement dans l'espace et dans leur environnement, à travers les sensations kinesthésiques. Il s'agit d'une forme d'auto-éducation et de développement corps-esprit, plutôt que d'une thérapie manuelle.* », définit Anne Juren qui ajoute : « *Cette méthode a été pour moi un complément nécessaire à ma formation de danseuse et de chorégraphe. Elle apporte une autre image du corps en mouvement. Comprendre son corps et sa fonction en détail et avec une concentration et une attention très spécifique- sans rechercher une forme parfaite d'un mouvement ni une virtuosité imposée mais bien une qualité au mouvement qui est à la fois personnelle et collective.* »

© CÉLIAN RAMIS

la recherche, travaillant sur l'analyse fonctionnelle du mouvement dansé. « *Il s'agit de trouver des choses bienveillantes pour le corps et de porter son attention sur la justesse. C'est un vrai parti pris artistique. On réinterroge ce qu'est un mouvement, ce que ça veut dire deux personnes sur un plateau, ce qu'est un objet spectaculaire et ce qu'on donne à voir.* », explique-t-elle. C'est pour ces raisons qu'elle ne s'attache pas à uniquement se focaliser sur la danse pure. Mais fait intervenir la lumière également comme élément fondamental de la pièce. Pour ainsi délivrer « *une vraie expérience visuelle et perceptive* ». L'expérience sensorielle est poussée par Anne Juren, danseuse, chorégraphe et praticienne Feldenkrais, dans ses *Séances chorégraphiques*, parmi lesquelles figurent *Comma*, déclinée le 10 janvier en version « Cannibale » et en version « Cage thoracique ». Depuis deux ans, elle construit ses séances « *en fonction des images de corps que j'emprunte à mes patients et aussi celles issues de mes propres fantasmes et de mon imaginaire. Comma veut dire virgule en anglais et en français fait penser au mot coma. Il correspond à l'idée de rentrer dans un univers qui s'invente au fur et à mesure et qui en appelle à l'imaginaire de chacun.* » Ainsi, allongé-e-s sur un tapis de sol, les participant-e-s se laissent guider par la voix de l'artiste qui proposent alors un voyage à l'intérieur du corps anatomique. Entre l'apaisement et le tortueux, la douceur et la violence, il en ressort quelque chose de l'ordre de l'appropriation de son propre corps grâce à une personne qui en est extérieure. « *À chaque fois que je fais cette pièce, une sorte de transposition s'opère. Pour toucher, animer les corps inconnus des spectateurs et inventer une intimité possible sans les toucher vraiment, j'utilise des objets transferts et le lieu même, les odeurs, toutes les textures disponibles. Ce corps-espace devient le corps du spectateur étendu à l'infini et à inventer sur le présent. C'est une découverte à chaque fois. C'est une surprise de découvrir le talon de ces corps inconnus dans un coin de la salle ou des foies étendus sur le sol. Le corps est alors une fiction. L'idée même du corps comme nous avons appris à l'imaginer devient une fiction.* », répond Anne Juren qui propose volontairement dans ce voyage corporel d'entrer à un moment par le vagin. Elle poursuit : « *J'aime proposer un autre corps que le sien. Parce que ces séances sont collectives, la femme peut penser à son vagin mais va aussi se projeter dans le corps d'un homme présent dans la salle. On est entre des corps. Cette transposition des corps m'intéresse davantage que les codifications du corps féminin et masculin, qui n'est qu'une catégorisation comme une autre. J'ai aussi construit une séance chorégraphique où on passait des organes sexuels féminins aux organes sexuels masculins constamment, au point d'en perdre la notion du masculin et du féminin, on est alors obligé d'inventer un autre corps qui n'existe pas encore.* » Et finalement, le corps n'a jamais été aussi réel que lorsque cette fiction nous a permis de le ressentir, de l'imaginer et de l'envisager.

SE PLACER DANS LA RELATION À L'AUTRE, DANS L'INSTANT À VIVRE

Le corps, loin d'être uniquement mécanique et musculaire, est organique, vivant, et par conséquent multiple. « *C'est dingue et c'est ça ce courant en fait !* », se passionne Mélanie Perrier. Elle s'élargit à une philosophie de vie. Et parle d'écologie de travail. Car si le modèle actuel de productivité est remis en question par cette réflexion et ses pratiques, il est à éviter de le reproduire dans sa manière de fonctionner. Prendre soin demande du temps et de l'énergie. Pour réinventer un cadre de travail : « *Prendre en compte la relation aux autres est très impor-*

« On a tendance à se couper de nos émotions et les mettre sous le tapis. C'est une culture, une question d'éducation. Pour moi, être à l'écoute de soi, de ses émotions et les communiquer est aussi une question de responsabilisation générale. Et il est important de rendre les gens responsables et autonomes. »

tant. On part 9/10/12 semaines dans l'année et les équipes vivent dans le même lieu. C'est très particulier de vivre avec ses collègues ! Mais je tiens à faire attention à ce que j'apporte et ce que j'investis. Dans la technique de direction, le cadre de travail, le cadre d'hébergement, etc. je suis très exigeante. Cela me prend du temps mais c'est le prix de l'intégrité. » Ainsi, elle réfléchit actuellement à des extensions de Care pour proposer des temps avec le public en amont des spectacles. Comme un protocole de discussion 1h30 environ avant la représentation et des siestes sonores pour décompresser. À l'image en somme des SAS proposés par Nathalie Salmon au Triangle (lire l'article « Dans le SAS, un instant privilégié » - 11 octobre 2016 – yeggmag.fr). Mélanie Perrier milite pour que le spectacle vu et vécu procure du bien-être. « *Au Garage, je n'avais jamais vu un public aussi attentif ! La majorité du public avait passé l'après-midi à faire des pratiques somatiques. Alors des fois, on ne ressort pas en bon état d'une proposition artistique, et tout n'est pas fait pour être beau. Mais la spécificité ici est que cela impacte le corps de celui qui le regarde.* », explique-t-elle, faisant alors référence à la puissance de l'empathie kinesthésique, phénomène durant lequel le/la spectateur/trice ressent dans son corps le mouvement du danseur ou de la danseuse. Un phénomène que l'on retrouve en quelque sorte dans *Sensationnel*, création développée par Julie Nioche et Isabelle Ginot, professeure au département danse de Paris 8 et responsable du parcours « Danse, éducation somatique et

© CÉLIAN RAMIS

publics fragiles » dans cette même université. Le principe est simple : 6 participant-e-s sont assis-e-s en ligne sur des chaises et assistent à l'improvisation chorégraphique d'un-e danseur/seuse. Durant toute la durée du spectacle, ils/elles sont touché-e-s, massé-e-s, manipulé-e-s par les sensationneurs/seuses. « Sensationnel *est née de l'envie de travailler sur comment on peut faire ressentir la danse. On accompagne le danseur à travers le corps des spectateurs.* », signale Julie Nioche.

L'ÉMANCIPATION, PAR SOI ET POUR SOI

Au sein de A.I.M.E, les professionnel-le-s de la danse, les praticiens somatiques et les artistes du toucher croisent leurs expériences et réflexions vers un objectif commun : « *L'idée est de renvoyer à sa propre sensation, comme lieu de ressource. C'est un endroit d'éducation par le mouvement. Le but est de rendre les personnes en lien avec qui elles sont en tant qu'être unique. En général, on a tendance à se couper de nos émotions et les mettre sous le tapis. C'est une culture, une question d'éducation. Pour moi, être à l'écoute de soi, de ses émotions et les communiquer est aussi une question de responsabilisation générale. Et il est important de rendre les personnes responsables et autonomes. Tout ça est en train de s'ouvrir, des choses extras ont lieu !* » Elle finit par lâcher le mot : ces pratiques sont émancipatrices. Explorer le rapport à son corps, considérer son corps qui souvent est délaissé ou du moins n'est pas défini comme une priorité et le connecter à son imaginaire permet de se rendre ouvert, disponible et donc moins autocentré, plus enclin à la bienveillance, à la solidarité et au partage. Anne Juren, qui de son côté s'emploie plus volontairement à employer le terme résistance plutôt qu'émancipation, est convaincue du potentiel puissant de cette ouverture à d'autres pratiques, basées sur l'écoute et la bienveillance dans l'objectif de délier ces résistances et s'affirmer. Et quand on lui demande si ces méthodes pourraient constituer des outils pour les féminismes, dans le sens où le corps des femmes figure comme un des enjeux principaux à l'égalité femmes-hommes, elle répond avec simplicité et efficacité : « *Bien sûr, ces méthodes entraînent un sorte de conscience individuelle et collective qui permet d'inventer un autre imaginaire, de fait un autre monde.* » On n'en pense pas moins.

© CÉLIAN RAMIS

L'ÉMANCIPATION SE CONTE À TRAVERS LE FLAMENCO

À la poubelle les escarpins de verre, Cendrillon enfile à présent des chaussures de flamenco et prend sa vie en main, selon ses choix et son libre arbitre. Le 15 janvier, l'association Apsâra Flamenco présente *OMA la trop merveilleuse histoire de Cendrillon*, à la Maison des Associations de Rennes.

Venue d'Andalousie avec son père, Cendrillon est à la solde d'une riche tropézienne et de ses deux filles « *jolies et blanches de visage mais laides de cœur* » investies dans le secteur de la communication et du stylisme. La jeune domestique remplit au quotidien les basses besognes des trois femmes qui la trouvent moche, sale, souillon et qui, disent-elles, sent mauvais. Par dessus tout, elles sont méfiantes : « *Attention avec Cendrillon, elle est gitane quand même* ». Au quotidien, l'Andalouse se recueille et livre ses émotions à sa mère défunte. Sa rencontre avec la Madrina, une juive marocaine élevée par la communauté gitane, va contribuer à son émancipation grâce au don d'une paire de chaussures de flamenco. En découvrant l'histoire de sa grand-mère, une grande danseuse, et en faisant claquer ses talons contre le plancher, elle renoue dignement avec ses racines et les affirme avec fierté lors du bal-concours organisé par la grande star nord-américaine, Leonardi Don Caplio. Mais la jeune fille disparaît avant la remise des prix, en perdant dans sa course, une chaussure.

CONTER LA LIBERTÉ ET DÉBATTRE

L'histoire de Cendrillon est bien connue. Des centaines de version alimentent la transmission de ce conte populaire issue de la tradition orale, repris par Charles Perrault, les frères Grimm ou encore les studios Disney, et bien d'autres. On pourrait penser bien en connaître les tenants et aboutissants et appréhender le message que les adaptations délivrent, donnant le beau rôle au Prince Charmant qui délivre la jeune esclave du joug de sa marâtre et ses affreuses belles-sœurs et de sa condition sociale pour la transformer en belle et heureuse princesse. Toutefois, le spectacle pensé et personnifié par Cécile Apsâra et Véronique Bouvet, *OMA la trop merveilleuse histoire de Cendrillon*, revisite et modernise sa trame, en abordant des thèmes universels et actuels, visant à nous faire réfléchir au racisme, à l'esclavagisme moderne et à la place des femmes dans la société. Voilà pourquoi l'association Apsâra Flamenco propose des représentations suivies de discussions avec les établissements scolaires, par exemple, et organise le 15 janvier « Conte moi la liberté », en compagnie des partenaires de l'événement : le MRAP 35 (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), l'AVG 35 (Association qui promeut, coordonne et accompagne l'accueil des gens du voyage en Ille-et-Vilaine), le Planning Familial 35 et l'Asfad Rennes.

ENGAGEMENT ET TRANSMISSION

Depuis longtemps, Cécile Apsâra, la fondatrice de l'association et de la compagnie Apsâra Flamenco (lire Celle qui cadre son esprit sauvage et libre – *YEGG*#25 - Mai 2014), avait l'envie de reprendre un conte pour enfants, « *avec des problématiques qui nous concernent, les questions de discrimination, les droits des femmes, la solidarité.* Cendrillon *est un des plus célèbres contes, ce qui permet d'amener les enfants à quelque chose qu'ils connaissent tout en découvrant une nouvelle culture. L'histoire colle au flamenco et à la gitane. Et à Véronique !* » Car la danseuse qui interprète la jeune femme n'est autre qu'une ancienne élève de la chorégraphe qui a depuis monté sa propre compagnie. « *On partage beaucoup notre conception du monde et nous sommes sensibles à comment on peut s'engager à travers le divertissement, pour lui donner une portée poétique, éducative et politique. Et le flamenco a cette force.* », souligne Cécile. Ensemble, elles ont mélangé leurs idées, se sont enfermées une semaine dans une maison du Finistère Nord et se sont attelées au travail d'écriture. Pour Véronique Bouvet, ce duo représente ainsi une manière de revivre leur parcours commun : « *J'ai commencé avec elle et c'était donc naturel que la Madrina apprenne à Cendrillon le flamenco. Il y a vraiment l'idée de la transmission et de la solidarité féminine.* »

AVOIR LE CHOIX

En mêlant théâtre, danse et chant, les deux artistes, non dénuées d'humour, livrent une histoire autant poétique que brutale. Et en transposant le conte dans le contexte politique, économique et social d'aujourd'hui, elles placent le public en position de témoin d'une réalité affligeante. Mais pas sans espoir, bien au contraire. Les discours racistes et décomplexés se multiplient, et la communauté gitane reste la cible de préjugés symboliques de l'ignorance et de la peur des différences. L'esclavagisme moderne existe bel et bien, et touche particulièrement les femmes, notamment les femmes étrangères et les femmes de couleur. *OMA* interroge alors nos représentations mais aussi nos solutions à travers les libertés fondamentales, celles du choix et du libre arbitre.

« *Cendrillon gagne le concours de danse et peut alors choisir sa vie. Elle gagne son autonomie.* », précise Véronique Bouvet, approuvée par Cécile Apsâra : « *De tous les côtés, elle gagne son autonomie. Elle peut se marier, comme elle peut ne pas se marier. Elle a le droit de ne pas l'aimer. L'important est de dire que les femmes peuvent choisir, de parler de l'émancipation des femmes et des libertés.* » Leur Cendrillon trouve donc chaussure à son pied en exprimant son affranchissement et son épanouissement personnel. Son envie propre. « *Le flamenco est né d'un besoin de liberté face à l'oppression. C'est un art qui exprime tous les grands sentiments qui nous traversent dans la vie : l'intériorité, la joie, la colère, la frustration, la fierté d'être soi, etc.* », conclut Cécile.

MARINE COMBE

bref

SORELLE MACALUSO
Emma Dante, grande figure du théâtre européen contemporain, présente le 4 février prochain sa pièce *Le sorelle Macaluso*, au Carré Sévigné, à Cesson-Sévigné. Sept sœurs racontent, avec la brutalité du dialecte palermitain *(le spectacle sera en italien, surtitre en français, ndlr)*, leur histoire familiale, ses passions, ses drames, ses réjouissances et ses blessures. Le 6 février sera projeté le premier film d'Emma Dante, *Palerme*.

bref à l' affiche

chiffre du mois

10/01

Céline Roux, docteure en Histoire de l'art, chercheure indépendante et spécialiste du champ chorégraphique contemporain, anime une conférence sur Pina Bausch au Triangle, à 18h30.

chiffre du mois

bref

HÉLÈNE JÉGADO 2
À l'occasion de la sortie du film *Fleur de tonnerre* (lire Brèves Société p.9), le musée de Bretagne organise une visite thématique « VIP Very Important Person - Hélène Jégado, l'empoisonneuse bretonne ! », les 10 janvier, 4 et 7 février. Pour frissonner et suivre les traces de la tueuse en série, certains objets seront exceptionnellement exposés, à l'instar d'un masque mortuaire, de feuilles volantes ou encore du célèbre gâteau empoisonné…

bref à l' affiche

yegg aime l'opéra

BÉATRICE URIA-MONZON

Opéra de Rennes / 09-01-2017 à 20h

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE UNE BELLE ANNÉE 2017

YEGG contactez-nous via redaction@yeggmag.fr

SE FORGER UNE IDENTITÉ PROPRE

« Sois ce que tu veux être », c'est l'esprit que sème *L'Apachyderme*, premier album jeunesse écrit par la rennaise Sandra Le Guen – illustré par Thanh Portal – et publié aux éditions La Palissade en novembre dernier.

© CÉLIAN RAMIS

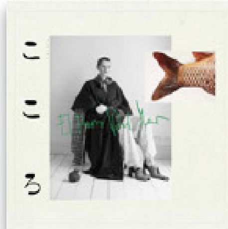
Née à Rennes, c'est là qu'elle y a étudié les lettres modernes avant de se former au journalisme, à Paris. Après avoir essuyé trois licenciements économiques, elle se réoriente vers la communication. Pour autant, elle ne rompt pas le lien avec l'écriture et tient depuis cinq ans un blog dédié à la littérature jeunesse, Maman Baobab. « *J'avais besoin de garder contact avec l'écrit et vivre le deuil de mon mari.* », explique Sandra Le Guen. Assise dans un salon de thé, accoudée à la table, entourée de stylos de couleur et de plusieurs albums qu'elle dédicace en nous attendant, elle a le sourire large et communicatif. Pour cause, à 39 ans, elle travaille d'arrache pied à la réalisation de son ambition. Devenir auteure à temps plein. « *En parallèle, j'ai un autre travail, dans une institution. Le soir et la nuit, j'écris, et le jour, j'ai une vie civile qui n'a rien à voir,* rigole-t-elle. *Les auteur-e-s gagnent très peu sur les exemplaires vendus. Je touche 50 centimes par album.* » Elle reste néanmoins optimiste. À l'image du personnage qu'elle a inventé dans son premier ouvrage, Guillerm. Un éléphanteau qui aime jouer à l'apache, moqué par les autres et désapprouvé par ses parents qui suivent des règles strictes. « *Je suis partie du mot valise 'apachyderme'. J'aime traiter de la différence et de la singularité. Ici, l'histoire parle d'être conditionné et moqué lorsque l'on fait un pas de côté. Lui, il vit sa vie et il va se réaliser en gardant son identité propre.* », souligne l'écrivaine. Ce qu'elle aime dans ce travail, ce sont les nuances. Jouer avec les détails et les niveaux de lecture : « *Dire des choses, prendre du plaisir en le faisant, amuser les enfants, même sur des choses compliquées et rire avec des messages sous-jacents. Sans faire de prosélytisme, on attrape ce que l'on veut attraper. Et je n'écris pas que pour mes enfants, j'écris pour pour celles et ceux qui le liront, pour les parents aussi et pour l'enfant que je peux être* ». Ainsi, elle ne s'interdit rien. Parler du deuil d'un papa, de l'arrivée d'un enfant étranger à l'école, prendre le contrepied des stéréotypes de genre, tout est possible. Et sera à découvrir dans ses prochains romans et albums jeunesse, édités dans les deux années à venir. Toujours dans l'esprit dans lequel elle élève ses enfants de 7 et 8 ans : « *Soyez qui vous êtes ! Le but n'est pas de faire des enfants dans le rang…* » Et c'est bien ce que nous prouve Guillerm.

I MARINE COMBE

Cd

KOKORO
EL PERRO DEL MAR
OCTOBRE 2016

El Perro del Mar est une parfaite invitation au voyage. Un pseudonyme espagnol, une chanteuse-auteure-compositeure suédoise et un 6e album basé sur des sonorités asiatiques. L'artiste distille son style indie pop au service de sa sensibilité qu'elle partage avec aisance. Et c'est un plaisir de se laisser guider par sa voix vaporeuse dans des atmosphères mystérieuses, planantes et envoutantes. Le succès de cet opus réside sur la force de l'ensemble instrumental, composé de percussions et de cordes, mélangé à la fragilité et la sensualité du chant, soutenu par une base électro planante. *Kokoro* nous embarque hors du temps dans une expérience sensorielle inédite. On se surprend à danser au milieu d'un kaléidoscope sur « Kouign-Amman », à s'hypnotiser sur « Hard soft hard » ou encore à frissonner sur « Clean your window ». L'effet de bien-être et zénitude se poursuit après l'écoute du disque qui agit tel un psychotrope. Attention à la descente. On aime et on reprend ! I MARINE COMBE



Dvd

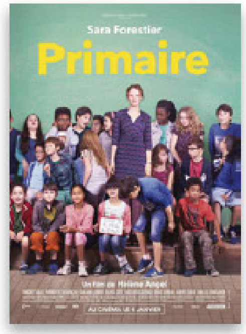
IRRÉPROCHABLE
SÉBASTIEN MARNIER
DÉCEMBRE 2016

Constance, agent immobilier à Paris, a perdu son emploi il y a peu. Au RSA, elle revient dans sa région natale en Charente Maritime où elle a commencé sa carrière afin de postuler dans son ancienne agence. Pour cela elle demande de l'aide à Philippe, ancien collègue et ancien amant. Malgré son approche intéressée et pas vraiment subtile, le directeur d'agence, Alain, préfère embaucher Audrey, une jeune femme, qui accepte d'être moins payée. Dès lors, Constance se met en quête de suivre Audrey, de s'approcher d'elle et de devenir son amie. Prête à tout pour récupérer la place qu'elle estime être la sienne elle s'immisce brusquement dans la vie d'Audrey. Un premier film qui décline un titre d'un contre-sens absolu. Constance est une femme envahissante, instable et malintentionnée. L'héroïne, bousculée par la vie, devient la meilleure amie et la pire ennemie de sa rivale qui lui a volé sa place à l'agence immobilière. Constance n'a que peu de limite et se donne les moyens de ses ambitions. Le scénario qui développe l'histoire d'une victime sociale se transforme en thriller psychologique ayant pour personnage principal une femme dangereuse et incontrôlable. La galerie des personnages de province est d'une finesse Chabrolienne mais c'est Marina Foïs qui, sans demi mesure, incarne à merveille cette femme si aigre et glaciale. I CÉLIAN RAMIS

Cinéma

PRIMAIRE
HÉLÈNE ANGEL
JANVIER 2017

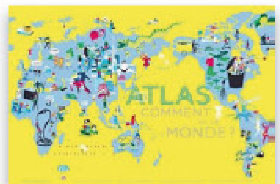
Florence est professeure des écoles à Grenoble et se dévoue corps et âme pour ses élèves de CM2, vivant une période charnière de leur scolarité. Et lorsqu'elle rencontre Sacha, un élève d'une autre classe en grande difficulté, notamment au niveau familial, elle redouble d'engagement pour aider cet enfant, délaissant sa vie de femme ainsi que son fils. Ces quelques semaines d'acharnement la pousseront à remettre complètement en question sa vocation professionnelle. Au-delà des valeurs qui animent profondément cette institutrice au mépris de sa propre vie sociale et familiale, la réalisatrice souhaite présenter le portrait d'une femme résolument passionnée. À ce niveau, Sara Forestier défend avec talent et justesse le personnage de Florence. Mais les qualités qu'on lui connaît et reconnaît dans tous ses rôles sans exception ne suffisent pas à effacer les traits caricaturaux de cette histoire un peu trop fouillie, de par les multiples angles qui sont traités entre sa vie de professeure seule contre tou-te-s, de femme célibataire séduite par l'ex beau-père de Sacha encore quelque peu adolescent dans sa tête et sa vie de mère imparfaite. De nombreux détails dans le contexte - la séparation des temps de l'Éducation Nationale et des temps gérés par les municipalités - gênent également le propos qui semble pourtant prendre place dans le temps présent. Dommage. I MARINE COMBE



Livre

COMMENT VA LE MONDE ?
LAURE FLAVIGNY – JESSIE MAGANA
NOVEMBRE 2016

L'atlas imaginé et rédigé par Laure Flavigny et Jessie Magana, cartographié par Aurélie Boissière et illustré par Séverine Assous est un véritable guide ludique qui accompagne les enfants tout au long de leur construction personnelle et de leur apprentissage. Et les adultes trouveront également leur compte au fil des 22 cartes que l'on scrute, détaille et observe un long moment, avant de refermer le bouquin et d'y revenir plus tard. Ainsi, c'est une invitation à de multiples voyages que nous lancent les quatre réalisatrices de l'ouvrage. On se balade avec joie, nostalgie, tristesse, terreur et espoir d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, d'une problématique à une autre, d'un mode de vie à un autre. La migration, la mondialisation, la répartition des richesses, le travail des enfants, la parité au Parlement, mais aussi les langues, les habitudes alimentaires, les danses, les religions, etc. Sans oublier la préservation de la planète et de ses ressources, en proposant un tour d'horizon des alternatives naissantes aux quatre coins de la planète. La preuve que l'on peut parler de tout aux enfants et faire résonner le discours sur les adultes. Un outil incontournable ! I MARINE COMBE



YEGG & THE CITY

Episode 38 : Quand j'ai vu les illuminations de Noël

On doit bien l'avouer, le spectacle sons et lumières proposé chaque année, été comme hiver, à Rennes, ce n'est pas franchement notre tasse de thé… Le monopole de la société Spectaculaires depuis plusieurs années nous fait tousser et les nouvelles installations lumineuses sur le thème du houx et du gui qui ornent la rue Le Bastard ne nous « emballent » pas - pour reprendre le slogan ingénieux trouvé par la municipalité – au point de ne pas du tout nous inciter à nous rendre place de la Mairie pour assister aux *Ateliers du rêve – épisode 3*. Oui, la mauvaise foi existe mais, par curiosité, on jette un œil à la proposition - censée être destinée à tous les publics - projetée toutes les 30 minutes de 18h à 22h sur l'Hôtel de Ville du 16 décembre au 1er janvier. Pour cette édition, Valentin et son robot s'en vont aux quatre coins du monde à la recherche de la Reine de la fête, disparue depuis les TransMusicales, pour faire la fête à Rennes… De l'Inde à l'Australie en passant par New York et le far west, ils finissent par la retrouver dans la capitale bretonne, là où elle les attend. Les projections sont magistralement orchestrées, épousant parfaitement le bâtiment de l'Institution, et joliment colorées. On ne peut rien dire de plus. Alors qu'il a souvent été reproché à cet événement de n'être qu'une publicité déguisée pour la ville de Rennes et la métropole, l'épisode 3 prend des airs d'international mais met, non subtilement, en lumière et en avant un des festivals des plus célèbres et mieux subventionnés par le territoire. Sans parler de l'histoire, sincèrement, un peu bébête. Tout du moins, peu travaillée… Heureusement, le spectacle ne dure que 15 minutes.

| MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOP
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIÈRE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
KARINE SABATER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO
NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC
LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN ANOUCK MONTREUIL
ISABELLE PINEAU MARIE HELLIO
ANNE LE HÉNAFF MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
GWENAËLLE HAMON MARION ROPARS
CATHERINE LEGRAND
JEN RIVAL

LES FEMMES QUI COMPTENT,
CHAQUE MOIS DANS YEGG

LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION

YEGGMAG.FR